

La gare de Saint-Rémy-lès-Chevreuse

Marie-Claudette Kirpalani

On voit parfois passer dans les rues du IX^e arrondissement de Paris un homme de haute taille, coiffé l'hiver d'un drôle de petit chapeau, qui marche à pas mesurés. Comme en retrait. Il est là et il n'est pas là. Son regard passe au-dessus des choses.

Sa porte est ouverte aux amis, son accueil et celui de sa femme toujours affectueux. Et parfois, chez lui, lorsqu'il fait chaud, il retrousse ses manches de chemise et on peut distinguer sur son avant-bras gauche un tatouage en forme de numéro.

Sa voix est posée, grave et bien timbrée ; son élocution soignée ; sa courtoisie constante, mais souvent mâtinée d'humour froid. Il aime à plaisanter. Il est au-delà de sa parole.

Il raconte peu et ne commente guère. Il lance parfois le caillou des mots dans le lac et laisse les cercles concentriques qu'il provoque se diffuser lentement :

“C'est un policier français qui m'a arrêté”

“Plusieurs camps : Ludwigsdorf, Gross Sarne, Birkenau, Landsberg – qui faisait partie de la nébuleuse de Dachau : le pire ; on vivait dans des trous creusés dans la terre”

“A notre arrivée, le kapo nous a dit « vous n'appartenez plus au monde des vivants »

“En tout, 32 mois”

“Je pesais 29 kilos”

“Les camps, c'était aussi une affaire de pognon”

“8 000 hommes qui piétinaient en même temps, ça faisait vibrer la terre comme une plaque de métal”

“L'odeur... A Birkenau, les oiseaux ont mis quarante ans pour revenir”

Une fois, tout doucement, il a murmuré : “Quand je suis rentré à Paris, on m'a dit qu'ici la vie avait été très difficile, qu'on avait eu très faim...”

Il soupire parfois avec lassitude : “Je dois aller à Drancy : on dit les noms de ceux du convoi 10, parti le 24 juillet 1942 ; mon père et ma mère en faisaient partie” ; “Je suis invité dans un collège de Honfleur” ; “Je pars pour l'Allemagne, je vais intervenir dans une école” ; “Demain, j'emmène des jeunes à Auschwitz”.

Il dit aussi avec chaleur : “Ils sont formidables, ces jeunes : ils posent les vraies questions !”

Il est fatigué, mais il prend la route : “Je suis un des derniers à pouvoir témoigner”.

Quand il se rend en Allemagne, il va fleurir la tombe d'un fermier de Bavière qui a risqué sa vie pour le sauver lors de son évasion. Et dernièrement, c'est avec enthousiasme qu'il est parti pour Francfort : une jeune Allemande se mariait et lui avait demandé d'être son témoin.

C'est ainsi qu'il est, Charles Baron, né place de la Nation en 1926 d'un père maître-artisan tailleur d'origine polonaise et d'une mère née en France, petit-fils d'un ouvrier agricole de Seine-et-Oise venu de Roumanie. Il avait seize ans et voulait faire des études quand il a rencontré ce policier français, un après-midi d'été, à la gare de Saint-Rémy-lès-Chevreuse.